Les détours
de la vie
Dom Valérie

Dom Valérie

Les Détours de la vie

© Dom Valérie, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1197-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Photo : Dom Valérie

1

L’île parfumée par les pins et les mimosas, entourée d’une mer douce, frangée de sable d’or et baignant dans un air lumineux et pur sous un ciel d’azur, c’est ainsi que naissait Oléron, d’après la légende. Pour les touristes et estivants, l’heure est au repos sur l’île aux parfums. Ils sont dissimulés dans le silence de la nuit, goûtant au plaisir du sommeil. Dans cette douceur de juillet, temps de vacances, de loisirs, il est cinq heures du matin. Dans l’une des petites rues désertes de Château-d’Oléron, où règne une odeur très forte d’algue, de sel, balayée par un vent léger venant des proches rivages, aucun signe de vie. Les maisons sont alignées de la même manière, leurs façades sont d’un blanc passé par les années et tous les volets sont fermés. Soudain, un bruit de clé dans une serrure vient troubler ce silence. Quelques moineaux apeurés s’envolent. L’une des portes s’ouvre, laissant apparaître une faible clarté. Un homme sort de l’encadrement en prenant soin d’éteindre la lumière et de bien refermer la porte derrière lui.

— Allez ! Viens, ma belle Mirka, oui on va se promener, oui ! Tu es gentille, allons, calme-toi !

Tous ces mots de tendresse sont pour sa chienne. Un berger allemand de cinq ans qui connaît parfaitement les faits et gestes de Charlie. Il y a entre eux une étrange communication. Charlie l’emmène très souvent avec lui sur le bateau, cela lui fait une compagnie.

Il traverse la rue, se dirige vers une remise en face de sa maison et pénètre à l'intérieur. Il en ressort un vélo à la main, l'enfourche et s'en va nonchalamment en se parlant à lui-même. Ses cheveux sont grisonnants, la peau de son visage est mate, pas fraîchement rasée, mais ses yeux sont d'un bleu clair d'où sort un pétillement de gentillesse. Son dos est légèrement voûté et supporte de larges épaules. Il porte une chemise à petits carreaux vert et blanc. Deux boutons sont détachés, laissant apparaître sa poitrine velue. Son pantalon est bleu sombre avec quelques taches et aux pieds une paire de pantoufles. Tout en pédalant, il scrute le ciel qui aujourd'hui semble débarrassé de tout nuage.

— Une belle journée se prépare, enfin on va pouvoir travailler sans l'imper, murmure Charlie à sa chienne.

Charlie Massé part pour son travail, un métier tout à fait particulier. Car depuis trente-cinq ans, il est ostréiculteur. Métier dur, fatigant, ne laissant pratiquement aucun jour de repos et demandant une très grande connaissance de la mer. Les horaires de travail sont basés sur les marées. Tout cela, Charlie en a une érudition parfaite. Mais sa passion pour les huîtres, la mer, son pays, lui donne la force pour continuer son chemin qu'il a lui-même choisi. Charlie le répète très souvent : « Je suis né ici, toute ma vie repose sur cette île, pourquoi aller chercher ailleurs ? Et puis elles me font vivre ces huîtres. ».

Il arrive sur le port, fait signe de la main à un autre agriculteur de la mer qui est déjà sur son pont, s'affairant aux préparatifs du départ. Charlie, quant à lui, s'arrête devant une baraque d'un vert tout délavé, aux ferrures rouillées, pose son vélo contre un tas de tuiles qui servent à la reproduction et rentre à l'intérieur.

Dans la baraque règne une odeur indéfinissable mélange de bois mouillé, d'huîtres, de sel. Sur sa droite, une grande table est accolée au mur, son usage est réservé à entasser les paniers de la récolte, ainsi qu'au calibrage. En dessous gisent des morceaux de ferraille pêle-mêle usés d'avoir trop servi. Au fond de son local en planches, plusieurs paniers sont entassés les uns dans les autres. Au-dessus, quelques carreaux donnent une légère clarté. Charlie prend deux paniers, les fait glisser au sol vers la porte, empoigne deux raclettes, les met sur son épaule et sort tout en poussant les paniers d'un pied vers la porte.

— Bonjour, Jean !

— Comment vas-tu, Charlie ? Ce matin, on voit qu'il fait beau, tu as le

sourire, fait Jean, tendant sa main.

— Eh oui ! Mais tu sais, il y a une autre raison qui me donne le sourire. Ma fille arrive dimanche.

— Dimanche ! Tu dois être content. Ha ! encore une journée à attendre. Mais au fait ! Que fait-elle ? interroge Jean, les deux mains dans ses poches.

— Oh, tu sais, depuis quelques années, nous avons très peu de nouvelles, peu de visites. Elle nous dit que tout va bien. C'est bizarre son coup de téléphone « Maman, papa, j'arrive », surtout qu'elle ne devait pas venir. Elle devait aller je ne sais où. Tu vois, cela inquiète Marie.

— Allons donc ! Je suis sûr, rien de grave. Mais elle fait des études ?

— Des études de médecine à Poitiers.

— Ha ! Tu sais, Charlie, les jeunes de maintenant sont guère faciles, puis l'ostréiculture pour une jeune fille n'est pas réjouissante, olé pas comme dans le temps, faut que ça bouge à l'heure actuelle, fait Jean, une main sur l'épaule de Charlie.

— Tu as ben raison, mais je vis avec l'espoir qu'elle trouve un gars que cela intéresse pour au moins continuer ma petite affaire.

— Ha ! N'y crois pas trop ! Je l'espérais moi aussi et maintenant elle est secrétaire dans une imprimerie à Tours puisque son mari est informaticien dans un bureau d'études. D'ailleurs, l'autre dimanche, elle était à la maison, elle m'a demandé des nouvelles de Nathalie. Elles étaient de bonnes amies. À l'école et pendant leurs sorties, elles étaient toujours fourrées ensemble ! Que veux-tu, mon pauvre Charlie, on vieillit.

Pendant leur conversation, leurs pas les avaient amenés au bord du quai.

— C'est vrai ! Mais Céline s'est mariée. Nathalie est partie à Poitiers pour ses études. Nous avons peu de nouvelles. Voilà, que veux-tu ?

— Hé ! tu as vu l'heure ?

— Bordel ! On n'est pas en avance, lance Charlie.

Les deux hommes se lancent un dernier regard en se souhaitant une bonne journée. Charlie descend le long de l'échelle qui donne accès à son pont. Les

ponts sont de petites embarcations plates qui sont immersives, avec une petite cabine, et propulsées par moteur.

Charlie installe paniers et raclettes, met le moteur en marche.

— Alors, Mirka, tu viens, on part ! fait Charlie, tapotant sa cuisse.

Quelques aboiements comme pour répondre à son maître, elle saute sur le pont et va se placer à l'avant, assise sur son derrière.

Charlie est obligé de manœuvrer plusieurs fois pour dégager son pont de l'enchevêtrement des bateaux. Il tire sur la corde qui est reliée à la bitte d'amarrage avec force, ce qui lui fait courber l'échine et à l'aide de son pied, il tourne la manette de son moteur avec beaucoup d'adresse. Trois ou quatre accélérations et le voilà au milieu du port, prêt à prendre la direction du chenal. Le chenal est l'unique voie d'eau pour arriver aux parcs.

Son embarcation prend de la vitesse, Charlie regarde devant lui, appuyé sur la cabine. Ses pensées sont ailleurs. Revoir sa fille lui pince le cœur. Il se revoit la prenant dans ses bras, l'aidant le soir au coin de la table pour ses devoirs, la faisant courir sur la plage. Mais l'enfant a grandi et un jour elle est partie. Dans son esprit des questions : *Que fait-elle ? Qu'est-elle devenue ? Pourquoi vient-elle subitement ?* Autant de questions qui restent sans réponse.

La matinée se passe normalement, travail dans le parc en face de la ville de Château-d'Oléron. Aujourd'hui, Charlie procède au hersage et il sait qu'il a deux heures de grande marée pour travailler, que c'est la dernière journée. En fin de matinée, Charlie retourne au port. Apéritif avec quelques amis et il rentre à la maison.

Maintenant, il faut faire attention aux voitures, vélos, car les touristes ont pris possession de la ville. Le silence qui régnait ce matin s'est transformé en coups de klaxon, de sirène, tout cela fait un brouhaha qu'il est heureux de quitter une fois qu'il a passé la porte de sa maison.

— Bonjour, Marie ! Tu vas bien ? Hum, ça sent rudement bon ! grasseye-t-il.

— Je te mijote un petit plat que tes huîtres n'apprécieraient guère, c'est une mouclade !

— Tu as ben raison ! Henri est bien embêté avec toutes ses moules, il a un

parc complètement recouvert. Ça m'inquiète un peu, car il n'est pas loin du nôtre, mais par chance je n'en ai pas une. Pourvu qu'elles ne viennent pas, dit-il, sans vaticination.

— Cela est un fléau, le pauvre Henri va avoir du travail en plus et de la perte, fait-elle en essuyant ses mains à son tablier.

— Eh oui ! Bon, on mange, j'ai une de ces faims, bon sang de bonsoir ! dit-il, alléché par l'odeur de la cuisine.

Tous les deux se mettent à table. Mais il règne entre eux deux une sorte d'embarras. Sans se le dire, ils pensent à dimanche. Pourtant, au milieu du repas, Marie regarde Charlie dans les yeux, sans poser la moindre question, il comprend la demande de sa femme.

— Tu es tourmentée, ma pauvre Marie, tu sais, moi aussi. Avoue que c'est un peu bête, tu ne crois pas, minaude-t-il.

— Oui, je sais. Mais le coup de téléphone de Nathalie me paraît bizarre. Elle ne devait pas venir et d'un coup, sans explication, elle arrive, dit-elle d'un ton las.

— Bon, ne t'inquiète pas. Je t'en prie. On verra bien. Sûrement rien de grave. Allez, on devrait plutôt se réjouir.

Charlie dit cela tout en regardant la photo de sa fille accrochée au mur au-dessus du buffet. Elle avait huit ans, des cheveux courts, un petit visage rond, des yeux bleus comme lui avec un large sourire. Ce qui donnait à cette jouvencelle la joie de vivre. Dans la tête de Charlie passent des images de ce bonheur qu'il a l'impression d'avoir perdu depuis le départ de Nathalie. Trois années sans musique, sans la visite des copains et copines, plus d'excès de voix, plus de ses retards qui les angoissaient, tout cela donne un grand vide à la maison. Maintenant, comment allait-il retrouver sa fille ?

— Tu as raison, je vais arrêter de m'inquiéter et ne penser qu'à son arrivée !

— Quoi ?

— Tu vois, toi aussi tu es dans la lune, dit-elle, le sourire aux lèvres.

Le repas se termine sans un mot. Charlie plie sa serviette en prenant soin d'essuyer son couteau. Puis se lève, dépose un baiser sur le front de Marie en